

La condition borderline à la lumière de la condition baudelairienne : Contribution de la philosophie sartrienne à la compréhension du trouble de personnalité borderline

« Je me tue parce que je suis inutile aux autres – et dangereux à moi-même »

Lettre de Charles Baudelaire à Narcisse Ancelle. Paris, le 30 juin 1845.

« Car la torture fait naître un couple étroitement uni dans lequel le bourreau *s'approprie* la victime. Puisqu'il n'a pas réussi à *se voir*, du moins se fouillera-t-il comme le couteau fouille la plaie, dans l'espoir d'atteindre ces "solitudes profondes" qui constituent sa vraie nature »

Jean-Paul Sartre, Baudelaire, 1947, p.26

Introduction

Le trouble de la personnalité borderline ou état-limite, diagnostic hérité de la psychanalyse en tant qu'entité se situant entre névrose et psychose, est établi au sein du DSM depuis sa 3^{ème} version, comme catégorie nosographique dont les symptômes sont extrêmement variés et hétérogènes [1,2]. Selon le DSM, on observe chez ce type de personnes, des difficultés notoires sur le plan interpersonnel (difficultés relationnelles et d'attachement, dominées par une crainte de l'abandon) comme sur le plan identitaire, comportemental (conduites auto-agressives, problématiques addictives, troubles alimentaires, tendances à l'impulsivité et à la recherche de plaisir immédiat) et émotionnel (oscillations extrêmes dans les humeurs) [3]. Certains symptômes, s'inscrivant dans un versant plus psychotique, peuvent apparaître de façon ponctuelle (biais de perception de soi et de l'autre, d'interprétation ou encore pensées délirantes et persécutatoires). La perspective phénoménologique suggère que, si le DSM offre des repères sémiologiques intéressants pour poser un diagnostic, il ne permet pas de saisir en quoi ces symptômes sont reliés autour d'une problématique spécifique, ni de rendre compte de la structure existentielle du mode de fonctionnement borderline [4–6].

De nombreux écrits faisant autorité dans le domaine [7–10], mettent en évidence la difficulté de trouver une matrice claire qui structurerait de façon évidente la manifestation de cette symptomatologie éparse. S’il existe un lien entre les symptômes, on peut encore se questionner sur le sens de leur apparition simultanée. La compréhension phénoménologique des psychopathologies permet d’appréhender ces questions de façon à proposer une représentation cohérente et intégrée du trouble, tout en faisant la lumière sur ses organisateurs psychopathologiques et existentiels [6,11]. Dans cet article, nous nous positionnerons à mi-chemin entre la psychopathologie phénoménologique et la philosophie existentielle, pour contribuer à la compréhension des déterminants existentiels de la condition borderline, en partant de l’étude psychobiographique de Charles Baudelaire, réalisée par Jean-Paul Sartre [12].

Dans cet ouvrage, Sartre tente de faire revivre de l’intérieur, c’est-à-dire en partant du personnage de Baudelaire lui-même, ce que fut son expérience de vie, s’appuyant sur les confidences intimes livrées par le poète et sur des données fournies par les correspondances qu’il entretenait avec ses proches. Cet essai de reconstruction rationnelle, d’un être complexe et fait de multiples contradictions, a pour fin de dégager une signification : celle de Baudelaire et du choix qu’il a fait de lui-même. Notre idée est de rapprocher la lecture sartrienne des manifestations psychopathologiques renvoyant à des composantes aussi bien identitaires et expérientielles [6,13–16] que comportementales [17–19], spatio-temporelles [4,16,20–25], corporelles [26–28] ou encore émotionnelles [23,29–32], pour proposer une traduction de la condition borderline non pas envisagée comme entité nosographique figée, héritée d’une logique nosographique (ni névrose, ni psychose), mais comme une expérience existentielle, une condition dynamique et singulière, pour laquelle toutes ces dimensions interagissent de façon complémentaire.

Nous commencerons par une exposition de ce que représente la *condition borderline* selon l’approche phénoménologique, en parallèle de laquelle nous décrirons ce que nous appellerons la *condition baudelairienne* selon le point de vue sartrien. Nous analyserons ensuite plus en détail quatre points de repères conceptuels : 1/ le triptyque *unicité - singularité – altérité* ; 2/ la réflexivité ; 3/ l’intuition de l’inutilité ; 4/ la limite topologique. Chacune de ces dimensions, dégagée à partir des réflexions de Sartre dans la première partie de son essai¹, offre un aperçu

¹ Choisir de se centrer sur la première partie de l’essai est un parti pris. Bien que réduite en termes de pages, cette étude est truffée d’explorations diverses du personnage de Baudelaire, rendant à celui-ci sa complexité (et la complexité humaine dans toute sa splendeur). Les éléments amenés par Sartre dans la seconde moitié du livre (plus

de ce en quoi Baudelaire, et tout humain par extension, rythme sa propre existence par les choix qu'il pose face aux contingences de l'existence. Nous tenterons enfin d'expliquer en quoi les points de repères conceptuels déployés font écho et peuvent servir à la compréhension du trouble de la personnalité borderline.

1. La condition borderline selon la compréhension phénoménologique

La phénoménologie est une discipline fondée par Husserl au début du siècle dernier. Son objet d'étude se résume à se concentrer sur l'expérience en tant que phénomène, c'est-à-dire en tant qu'elle est vécue par le sujet incarné dans son rapport ordinaire au monde, tout en questionnant les conditions de possibilité de celle-ci. La phénoménologie se résume à décrire la couche pré-thématique, pré-réflexive et pré-cognitive de notre expérience du monde, en ayant à l'esprit que « le monde est toujours "déjà là" avant la réflexion, comme une présence inaliénable » ([33], p. 1). Ce projet méthodologique ambitieux, consiste à effectuer un retour aux choses mêmes, c'est-à-dire, « revenir à ce monde avant la connaissance » ([33], p. 3). De fait, « la connaissance parle toujours » ([33], p. 3) et son vice est de penser abstraitement au détriment de l'expérience concrète et située.

La phénoménologie clinique offre une méthode aidant à mieux comprendre l'humain affecté par une psychopathologie, et son rapport au monde [34]. L'un des enjeux relatifs à l'entreprise d'une compréhension phénoménologique des personnes présentant un trouble de la personnalité borderline est notamment d'outrepasser la perspective nosographique qui comprime l'entité en la situant dans un entre-deux, à mi-chemin entre les structures névrotique et psychotique [35], ou à travers une liste de critères diagnostics objectivables dont on n'interroge pas le vécu expérientiel sous-jacent. En effet, bien que la sémiologie établie par le DSM décrive de façon assez exhaustive le trouble, et ce dans une relative correspondance avec ce que l'on observe dans le champ clinique, il ne permet cependant pas de comprendre l'articulation de ces signes entre eux lorsqu'ils sont considérés depuis le point de vue du sujet [4,5]. Ainsi, l'objectif est de mettre en exergue des organisateurs psychopathologiques et existentiels sur lesquels repose un mode de fonctionnement spécifique comme la personnalité borderline [5,22]. Afin de se repérer dans le champ de l'expérience du sujet, on envisage, selon cette perspective, des caractéristiques

centré sur la religion, le politique, l'esthétique), sont évidemment très intéressants, mais apparaissent vastes, et peut-être moins directement accessibles à une lecture clinique. Toutefois, le thème de la « froideur » affective de Baudelaire (p. 148) et son « culte de la frigidité » (p. 135), auraient sans doute justifié un développement approfondi. Il en va de même pour le choix baudelairien de la douleur (la douleur est « la noblesse », p. 108).

ou coordonnées phénoménologiques essentielles qui peuvent servir de points de repères existentiels dans une démarche d'investigation clinique et/ou de parcours thérapeutique. On pourrait synthétiser ces caractéristiques ou points de repères en les organisant autour de trois axes majeurs, qui font aussi office de *manières d'être-au-monde* : 1/ l'axe temporel, 2/ l'axe spatial et 3/ l'axe corporel. Il s'agit de la façon qu'a la personne borderline de vivre le temps, l'espace, et son propre corps (en lien avec celui des autres), en tant que sources structurantes des fonctions psychiques du sujet.

1/ La dimension temporelle, ou « temps vécu », chez le borderline, repose sur les notions d'instantanéité et d'immédiateté [22]. L'expérience de fragmentation temporelle du self décrite par Fuchs [6] et reprise par Faggioli et al. [16] traduit une manière d'être-au-monde qui transcende la position spatio-temporelle commune et s'exprime à travers une temporalité anhistorique et dès lors paradoxale (une temporalité qui est en quelque sorte sans temps qui passe). Celle-ci reflète une expérience du temps relative au présent immédiat, sans considération véritable du passé et du futur [20,22,24,25]. Ce constat peut être associé à l'hypothèse d'une hypo-réflexivité, dans un contexte sociétal et social global qui prône plutôt une hyper-flexibilité constante, reliant ainsi certaines caractéristiques spécifiques de l'expérience borderline aux mœurs postmodernes de la société, et témoignant d'une logique adaptative du trouble à son environnement [11,22].

2/ La dimension spatiale peut s'appréhender sous l'angle de l'étude de la situation [4]. Plus précisément, le concept de « situations-limites », mis en avant par le psychiatre et philosophe Karl Jaspers, décrit plusieurs situations de base cruciales comme représentant les grands temps fondamentaux de résonance de l'existence [36]. On retient souvent, à la suite du commentaire de Gabriel Marcel [37], les cinq situations-limites suivantes : la situation historique, le combat amoureux, la souffrance, la culpabilité, et la mort [4]. Face à ces expériences, qui sont en fait des configurations existentielles déterminantes dans l'expression de l'être-au-monde de tout être humain, l'existence-limite manifeste un vécu à part, soutenu à nouveau par une temporalité de l'instantanéité et de l'immédiateté, et engendrant des particularités sur le versant relationnel. Il s'agit d'un vécu qui s'apparente à une remise en cause de l'existence, et qui peine à s'inscrire dans la logique ontologique existentielle inhérente à la condition humaine, et ce qu'elle implique, en termes d'intensité émotionnelle et d'insécurité existentielle.

Dans cette même lignée, 3/ *la dimension corporelle*, plus précisément le rapport que le sujet borderline entretient avec son corps, renvoie à la manière originale pour celui-ci de vivre son expérience corporelle et qui correspondrait à la sensation de « *corps-en-disparition* » [26,27], trouvant sa place une nouvelle fois dans une temporalité de l'instantané et surtout, dans une spatialité ubiquitaire. En lien avec les évolutions et/ou dérives sociétales, économiques ou culturelles relatives au contexte contemporain [38–42], notre société postmoderne joue probablement un rôle crucial dans la manière dont le sujet borderline va tenter de se réapproprier un corps qui lui échappe. En effet, son expression de l'être-au-monde, dans ses acceptions temporelle, spatiale et corporelle, n'est pas sans lien avec les exigences inhérentes aux nouveaux dispositifs technologiques, à l'origine d'un bouleversement des codes spatio-temporels, contraignant le sujet à exister sur un mode ubiquitaire et instantané, alors que la présence corporelle est reléguée au second plan (pensons aux expériences relationnelles désincarnées sur les réseaux sociaux et internet).

Ce n'est pas un hasard si nous avons choisi comme toile de fond, l'outil de la phénoménologie psychopathologique pour notre étude de la condition borderline à l'aune des écrits de Jean-Paul Sartre. À l'origine de la constitution de l'ontologie existentialiste et humaniste, Sartre a fait de la phénoménologie, une méthode d'interrogation du présent [43] et, précisément, le *Baudelaire* [12] s'inscrit pleinement dans cette tentative d'une compréhension phéno-existentielle. Retirons maintenant de cet essai les implications théorico-cliniques pour enrichir de manière originale la compréhension du trouble de la personnalité borderline. À côté de la condition borderline, nous nous penchons à présent sur ce que nous appellerons, la « condition baudelairienne ».

2. La condition baudelairienne selon Sartre

« Il n'a pas eu la vie qu'il méritait » ([12], p. 17). Le cadre est posé. Cette phrase introductive pourrait être considérée comme le fil rouge de l'ouvrage qu'est le *Baudelaire*. Ne nous méprenons pas. Il ne s'agit pas d'une analyse critique, psychologique ou sociologique de la personne qu'était Baudelaire. Le but n'est pas non plus de mettre en avant l'œuvre colossale du poète pour en juger le travail. Sartre tente plutôt de faire revivre de l'intérieur, donc en partant du personnage de Baudelaire lui-même, ce qu'a été son expérience de vie, en s'appuyant sur les confidences intimes livrées par le poète et sur des données fournies par sa correspondance. Dans une rigueur logique, fidèle à ce que Leiris ([44], pp. 11-16) nomme une « philosophie de la liberté », cet essai de reconstruction rationnelle, d'un être complexe fait de multiples

contradictions, a pour fin de dégager une signification fondamentale : celle de Baudelaire et du choix qu'il a fait de lui-même. On le qualifiera parmi les poètes maudits et, pour cause, Sartre montre, au travers de l'esquisse d'événements marquants de son existence et de son positionnement à la fois tranché et ambivalent face à ceux-ci, en quoi Baudelaire aura souffert du rejet, que ce soit de la part de sa mère, d'une femme, de son tuteur ou encore de la société. Mais surtout, un rejet de lui-même par lui-même, en tant qu'être humain responsable de ses projets, de ses choix et des significations qu'il y donne, puisque, dans une conception sartrienne du destin, il s'agit de le choisir et non de le subir.

1/ Le triptyque unicité – singularité – altérité : Baudelaire, est d'abord un être abandonné, qui a été contraint de s'individualiser dans l'arrachement douloureux à sa figure d'attachement première et unique, sa mère. Baudelaire se rend compte qu'il est « un », et donc qu'il est « autre » et en tant que tel, qu'il est renvoyé au même rang que tous les autres : un humain dans le monde parmi les autres humains. À partir de là, il s'agit de se réapproprier cette « mise en dehors » imposée brutalement, ce rejet primaire insupportable, ce que l'on appelle l'« altérité » en somme, pour en faire une « singularité » toute particulière. Voici énoncées les conditions de sa propre révolution qui guidera son existence. Baudelaire en fera son cheval de bataille, il cherchera sans cesse à tirer les rênes de cette condition de singularité, à l'existence pourtant commune, en inversant la tendance. La rébellion contre sa mère et par extension, contre la société et l'ordre établi, les « bonnes mœurs », sont pour Sartre un exemple de cette tentative de reprise de contrôle sur soi-même. Chercher à se sentir différent – en reprenant à son compte ce qui relève de l'altérité – pour se sentir singulier et donc se sentir « soi », un paradoxe qui hantera l'*être-au-monde* de Baudelaire durant sa vie entière.

Baudelaire, c'est ensuite **2/ une conscience réflexive poussée à l'extrême**. Là se situe ce que Sartre nomme à juste titre, le drame baudelairien : sa trop grande clarté réflexive. Pour se sentir exister et apprendre sur qui il est, Baudelaire fait preuve d'une lucidité transcendante en essayant vainement de se récupérer, c'est-à-dire de se voir comme l'autre le voit (ou se réapproprier l'objet qu'il est pour l'autre). Il s'agit d'appréhender sa singularité, sa qualité distinctive, pour triompher de cette altérité maintenant dévoilée. Mais il est impossible de se retourner sur soi-même pour se voir comme les autres nous voient. En effet, l'œil qui voit l'objet ne peut pas se voir lui-même en train de voir ([12], p. 26). Baudelaire est face à une impasse qui signe un non-sens fondamental. Ce qui entraîne l'ennui, l'ennui de vivre surtout, et l'absence de goût et de saveur, que l'humain peut ressentir autour de lui-même et de son

existence ([12], p. 28). Comment alors contrer l'ennui, ou l'impossibilité à atteindre sa qualité distinctive ? User de la position réflexive, en alternance déroutante avec la position réfléchie, voilà un des moyens trouvés par Baudelaire pour y parvenir. Par analogie, on peut dire qu'il s'agit de se faire victime tout autant que bourreau. Par exemple, en s'infligeant un supplice (une douleur consciente, un devoir lourd et pesant, une abstinence difficilement supportable), tout en se surprenant soi-même à se l'être infligé, dans un mouvement net de retrait, traduisant l'impossibilité à distinguer l'impulsivité de la fausse spontanéité. Baudelaire s'impose volontairement le martyr, puis marque un arrêt brutal inopiné, et seulement à partir de là, peut s'appréhender et jouir de lui-même.

Baudelaire, c'est aussi **3/ le vide expérimenté à travers le sentiment d'inutilité, de non-légitimité d'être et d'une existence propre injustifiable**. Baudelaire a cette intuition profonde d'une inutilité tranchée. Il se sent comme un humain de trop. Chez lui, comme dit plus haut, c'est la conscience réflexive qui prévaut et le mène à ce que Sartre appelle, la « conscience universelle » ([12], p. 29) : une conscience suprême et gratuite qui plonge dans un sentiment d'inanité et d'absurdité. Parce qu'en dehors d'elle, Baudelaire ne peut pas trouver des repères cadrants pour s'ancrer : il est « flottant » ([12], p. 31), maintenu dans un état de ballotement qui représente un vide indéfinissable. Finalement, rien n'a vraiment de sens puisque certes, on peut trouver un sens à la vie, mais uniquement celui que l'on y a mis soi-même. Et quel sens ce processus peut-il avoir, quand on se sent soi-même inutile et vide de sens ? Le cercle est vicieux et Baudelaire peine à en sortir. Mais au-delà du fait qu'il ressent profondément l'inutilité de ses efforts, il sait aussi pertinemment que l'humain se réalise par ses actions et ses projets. Alors, il faut agir, et le seul moyen d'agir, c'est de tromper sa lucidité de l'absurde : rapidement, sous le coup d'une impulsion imprévisible, par explosion, par secousse – nous sommes alors renvoyés aux notions d'impulsivité et de fausse spontanéité ([12], p. 36) évoquées supra. Il s'agit d'actes gratuits, parce que stériles. Il convient de se dépêcher de réaliser ces actions, avant le retour de la position réflexive – le regard lucide qui empoisonne et condamne – qui rappelle l'inutilité ([12], p. 35). Ainsi, coincé dans une position réflexive qui le met aux prises avec un sentiment d'inutilité et de vide profond, découlant sur des actes aussi vite posés que jugés futiles, avortés par le retour de la position réflexive qui en neutralise les efforts et le sens : voilà le *cercle vicieux existentiel* baudelairien dans lequel il est fondamentalement enfermé.

Baudelaire, c'est enfin **4/ l'expérience d'une culpabilité assumée construisant sa limite topologique**. Pour pouvoir donner un sens à l'unicité imposée du dehors, synonyme de

délaissement et de séparation, de gratuité et de liberté vide de sens, ce que Baudelaire recherche par-dessus tout, ce sont des juges, un cadre extérieur consistant et légitime faisant office de garde-fou. Cet ordre bien établi, il en a besoin afin de pouvoir se rebeller contre lui. En fait, Baudelaire réclame la présence de l'autre, l'*Altérité*, pour pouvoir se sentir justifié et affirmer sa singularité propre. Être le coupable de ses propres juges lui donne une légitimité d'être, une place au-delà de laquelle, c'est le retour du vide et de la gratuité, de la contingence originelle imprenable. Le regard jugeant donne une limite, une place justifiée dans l'ordre établi. Baudelaire occupe en quelque sorte la fonction de coupable auto-proclamé. C'est ici que la notion de *limite* vient heurter celle de « liberté-chose » ([12], p. 65). Baudelaire veut jouir d'une certaine liberté, mais en a aussi très peur, car elle mène forcément au gouffre de la solitude qui renvoie l'humain à son entière responsabilité de lui-même. Libre donc, mais dans un univers préétabli, prêt à l'emploi, dont les ficelles sont tirées par un pouvoir suprême et dont la « chair » n'émane pas de lui, mais de l'autre. Sartre parle également de « liberté à responsabilité limitée » ([12], p. 65). Baudelaire veut se créer lui-même, afin de s'appréhender, mais selon les yeux des autres (repensons à cette réappropriation de l'objet qu'il est pour l'autre, dont nous parlions plus haut). Or, si créer implique de mettre quelque chose de soi au dehors, alors, se créer équivaut à s'échapper. Et devenir une chose dans le vaste monde, une libre conscience, qu'on cherche en même temps à posséder, revient à perdre la liberté créatrice sans laquelle il ne peut y avoir possession/appropriation – de sa qualité distinctive, de soi. Baudelaire cherche alors à la cadenasser, au moyen d'un cadre extérieur, comme un contenu que l'on renferme dans son contenant, et toujours dans le même but de s'emparer de l'image que les autres ont de lui, mais comme si elle émanait de lui seul. Il veut donc être à la fois *libre* – ce qui le rend gratuit et injustifiable, malgré l'indépendance, et ce n'est pas tolérable pour lui – et *consacré* – l'univers lui impose qui il est dans le plus strict des conformismes. Une liberté-chose, à responsabilité limitée, contenue, ou encore, consacrée. Toutes ces appellations signent la limite nécessaire au processus identitaire baudelairien.

En synthèse, nous retiendrons de cette condition baudelairienne, qu'elle se dessine : 1/ en lien avec les dimensions d'individuation qui relèvent de la question identitaire ; 2/ à travers la position réflexive dominante menant au non-sens et à l'ennui ; 3/ depuis l'intuition de l'inutilité sur laquelle repose le vide existentiel ; 4/ en s'appuyant sur la limite topologique qui renvoie à la place conférée dans le monde par les fonctions de culpabilité et de recherche de liberté. Nous allons, pour la seconde partie de ce travail, reprendre tour à tour ces quatre points de repères en montrant en quoi ils peuvent servir de *cadre conceptuel commun* pour mieux comprendre la

symptomatologie borderline. Nous ne nous inscrivons pas dans une démarche d'unification tranchée de cette symptomatologie, mais voulons illustrer comment les symptômes souvent observés chez le sujet borderline, sont difficilement imputables intégralement à un versant spécifique (identitaire, temporel/spatial, corporel, émotionnel ou relationnel) mais plutôt, se recourent, dans un jeu d'influence commune, débordant parfois d'un versant sur un autre, contribuant ainsi à donner cette image d'une symptomatologie éparse et peu structurable. Au-delà d'une organisation plus classique des symptômes par catégories, néanmoins nécessaire et utile, nous pensons que cette étude permet d'entrevoir un cadre conceptuel de compréhension existentielle parallèle, ouvrant vers des pistes d'intervention nouvelles dans le champ clinique et thérapeutique de la prise en charge du sujet borderline.

3. De la condition baudelairienne à la condition borderline : axes de compréhension

3.1 Le triptyque *unicité – altérité – singularité*

Principe d'individuation et peur de l'abandon

Une grande partie des difficultés identitaires et interpersonnelles rencontrées par la personne présentant un trouble de la personnalité borderline est dominée par la peur de l'abandon [45]. Il s'agit, comme son nom l'indique, d'une crainte pratiquement constante d'être laissé seul et/ou rejeté, se caractérisant par des comportements qui, paradoxalement, vont produire cet effet d'éloignement de l'autre. Différents scénarii réactionnels existent dans la manière dont les séparations, éloignements et ruptures des personnes qui sont proches (ou moins proches) sont envisagés [8,46]. Le sujet peut, par exemple, ne pas supporter d'être délaissé par son entourage, et interpréter avec angoisse le moindre signe d'éloignement comme un réel abandon. Le sujet peut aussi bien craindre d'être abandonné dans sa vraie vie, dans ses relations qu'elles soient d'ordre amoureux ou amical et, dans ce sens, mettre à l'épreuve l'attachement d'une personne afin de tester la solidité du lien qui l'unit à elle. Il peut également fournir des efforts effrénés et désespérés pour éviter un abandon qu'il imagine ou anticipe, sans élément concret justifiable, alors même que l'autre ne montre aucun signe évident de prise de distance.

Dans une perspective existentielle, Sartre qualifie l'apparition de la conscience de soi, de fortuite et bouleversante ([12], p. 20). Il considère ce processus comme l'émergence d'une « intuition fulgurante » et « parfaitement vide » qui conduit à se demander : « Que faire d'une découverte qui fait peur et ne paie pas ? » ([12], p. 21). Le sujet qui acquiert soudainement la conviction qu'il n'est pas n'importe qui, devient précisément n'importe qui dans le même

temps. Il perçoit dorénavant qu'il est autre que les autres mais aussi, que chacun des autres est autre pareillement. C'est ce que Sartre appelle, en parlant plus spécifiquement de l'enfant, « l'épreuve purement négative de la séparation » ([12], p. 21). Cet apprentissage place l'enfant devant une découverte autant effrayante que vide de sens, en lien avec l'émergence, dans la solitude et le néant, de l'expérience de la liberté.

Le choix originel de Charles Baudelaire

Nous proposons de nous arrêter sur le vécu de Baudelaire (rapporté par Sartre) au sujet de ses premières expériences de séparation car il peut nous apporter des pistes d'éclaircissement pour la suite de notre propos. Après la mort de son père, Baudelaire a vécu jusqu'à ses 7 ans en parfaite fusion symbiotique avec sa mère. Perçue comme une idole, un être nécessaire et légitime, un tout absolu au sein duquel il se fond et même se perd, il est comme absorbé dans une union au caractère sacré et divin à la fois. Il se sent consacré, protégé et justifié. C'est là son unique raison d'être. Mais lorsque sa mère se remarie et qu'il est envoyé en pension, Baudelaire est « jeté sans transition dans l'existence personnelle » ([12], p. 19). Il découvre, dans la honte et le chagrin, sa singulière *unicité*. Il se retrouve seul, perd sa justification et de là, découle un sentiment de profond désespoir. Cet isolement, Baudelaire décidera de le penser comme une destinée. Il refuse de le supporter passivement ; il s'y précipite et s'y enferme. Se persuadant qu'on l'y a condamné, il veut assoir et rendre définitive et ultime, cette condamnation. Sartre rapporte, à cet égard, une lettre de Baudelaire à ses parents : « Vous m'avez chassé, vous m'avez rejeté hors de ce tout parfait où je me perdais, vous m'avez condamné à l'existence séparée. Eh bien, cette existence je la revendique contre vous, à présent » ([12], p. 22).

La question du *choix originel*, fortement développée dans *L'Être et le Néant* [47], a tout son intérêt dans ce processus d'individuation du sujet. Selon Sartre, chaque homme est, tout au long de sa vie, face à un engagement absolu par lequel il décide, dans une situation particulière, de ce qu'il est et de ce qu'il sera. Sartre use de plusieurs expressions évocatrices pour nommer ce choix originel : « la signification » ([47], p. 609), « le projet d'être fondamental/initial/ultime » ([47], p. 610) ou encore, « le désir d'être/la tendance à être » ([47], p. 610). Ce choix primaire repose fondamentalement sur « le manque d'être » ([47], pp.610-613) qui s'apparente à la liberté, certes dépendante des contingences, mais potentiellement connue d'une autre liberté, c'est-à-dire confrontée à l'univers de tous les possibles, selon les choix que l'on pose. Les contingences échappent au contrôle mais l'humain peut choisir ce qu'il fera de ce qui lui arrive :

« Le choix, [...] précisément parce qu'il est choix, rend compte de sa contingence originelle, car la contingence du choix est l'envers de sa liberté. En outre, en tant qu'il se fonde sur le *manque d'être*, conçu comme caractère fondamental de l'être, il reçoit la légitimation comme *choix* [...] » ([47], p. 617). C'est précisément la fusion de l'être et de l'existence ([12], p. 75). Autrement dit, l'humain est un être en qui fatalité et volonté se conjuguent. Les dernières lignes de l'étude consacrée à Baudelaire ne disent rien d'autre : « Le choix libre que l'homme a fait de soi-même s'identifie absolument avec ce qu'on appelle sa destinée » ([12], p. 179).

Selon Sartre, le choix originel correspond au projet fondamental, qui se redéfinit au fur et à mesure de l'historialisation et de la temporalisation de l'être au cours de sa vie, et se conjugue avec le donné, les contingences. Pour comprendre une personne (ses désirs et tendances, conduites et attitudes), il faut revenir à l'étude de ses propres fins, qui sont la base d'une compréhension ontologique de chacun de ses gestes, même les plus insignifiants : « Le désir d'être n'existe et ne se manifeste que dans et par la jalousie, l'avarice, l'amour de l'art, la lâcheté, le courage, les mille expressions contingentes et empiriques qui font que la réalité-humaine ne nous apparaît jamais que *manifestée par un tel homme*, par une personne singulière » ([47], p. 611). Ainsi, au travers de l'expérience du délaissement et du rejet par la séparation, synonymes d'une entrée fracassante dans le monde, Baudelaire décide de faire de cet isolement, sa propre affaire. Il se positionne en acteur, jusqu'à l'extrême. Il revendique sa solitude pour qu'elle lui vienne de lui-même, ne pas avoir à la subir de la part de quelqu'un d'autre. Il a éprouvé qu'il était un autre, malgré lui, par le brusque dévoilement de son existence individuelle. En réaction, il affirme et reprend à son compte cette *altérité*, dans l'humiliation, la rancune et l'orgueil. Il « se fait » autre, un autre que tous les autres. Il se sent et veut se sentir unique jusqu'à l'extrême jouissance solitaire. Mais le sentiment d'une altérité toute formelle révèle un paradoxe, car cette expérience même ne saurait distinguer le sujet d'autrui. Ainsi, s'il s'est rencontré lui-même dans le désespoir, la fureur et la jalousie, Baudelaire axera toute sa vie, selon Sartre, sur « la méditation stagnante de sa singularité formelle » ([12], p. 22). Enfant blessé, chassé, rejeté, il est comme condamné à l'existence séparée, qu'il va néanmoins choisir de revendiquer, en prenant conscience de lui-même envers et contre tout.s. Une altérité qu'il exige inatteignable, invulnérable et toute-puissante. Le défi est de mise : il est un autre, donc hors d'atteinte, alors que la différence qui le fonde est une forme vide et universelle. Sa pure différence formelle lui paraît le symbole d'une *singularité* plus profonde, qui ne fait qu'un avec ce qu'il est.

Sartre rapporte à cet égard, les propos suivants de Baudelaire à l'attention de ses persécuteurs : « Je suis un autre. Un autre que vous tous qui me faites souffrir. Vous pouvez me persécuter dans ma chair, non dans mon "altérité"... » ([12], p. 22). Le *triptyque unicité – altérité – singularité* est dessiné pour Baudelaire. Nous avons affaire à un être qui se rend compte qu'il est « un » (*unicité*), et donc qu'il est « autre » (*altérité*) et, en tant que tel, qu'il est renvoyé au même rang que le commun des mortels : un humain dans le monde parmi les autres humains. Ce qui détruit toute possibilité d'être spécial, choisi, privilégié (*singularité*). À partir de là, il s'agira d'endosser cette « mise en dehors » imposée brutalement, pour en faire une singularité toute particulière : la sienne propre. Ce sont les conditions de sa révolution (son choix originel ou projet fondamental), celle qui pilotera son existence : constamment chercher à tirer les rênes de sa condition singulière, ébauche d'une existence pourtant commune, en inversant la tendance : « Il se préfère à tout parce que tout l'abandonne » ([12], p. 22).

Vers le sujet borderline

Il n'est pas ici question d'envisager directement et sans plus de nuances, les tendances comportementales abandonniques des personnes présentant un trouble de la personnalité borderline, comme le reflet d'une faille originelle datant des premières expériences psycho-affectives de séparation avec les figures d'attachement. Nous voudrions nous inscrire, comme Sartre, dans une démarche de compréhension qui n'est ni causaliste ni déterministe. Les vécus abandonniques rapportés par les sujets borderline en entretien parlent souvent d'eux-mêmes. Ce qui revient très souvent, c'est la sensation de se sentir lâché – *par l'autre* – dans le vide. De même, le sujet qui se dépeint au travers de son récit amène des représentations sur lui-même qui montrent qu'il se sent lésé, voire persécuté parfois – *par l'autre* ; un autre qui, dans ce type de configuration, est perçu comme manquant de considération et d'empathie à son égard. Certaines angoisses exprimées peuvent trahir un sentiment d'insécurité bien particulier, et à la fois difficilement tangible, surtout en lien avec les relations plus intimes. Une personne borderline nous a un jour rapporté qu'elle se sentait « menacée » lorsqu'elle entrait en relation sans que concrètement, elle ne parvienne à identifier de quoi (ou de qui). Certains sujets peuvent exprimer explicitement le besoin de s'arracher à ce sentiment d'insécurité, à cette menace vague. Lorsqu'ils en parlent, c'est presque comme si ce ressenti (insécurité, angoisse, menace) risquait de leur coûter jusqu'à leur intégrité même. Une épée de Damoclès, camouflée donc non identifiable, et pourtant bien présente car le sujet peut en « sentir » la lourdeur, intangible donc difficilement exprimable, mais qui pèse néanmoins. « C'est dur à dire avec des mots. C'est comme une menace au-dessus de moi, tout le temps là ». Certains manifestent le besoin de

chercher à s'insurger contre ce vécu, à le dominer voire à l'anéantir. Rappelons-nous que Baudelaire revendique le malheur qui l'accable en en faisant son « mantra » identitaire, mais tout en se refusant d'en faire un choix conscient². La question intéressante ici touche donc à l'assise identitaire, fragilisée chez l'individu borderline. On en revient à ces dimensions d'unicité-altérité-singularité qui font écho à la quête identitaire, fondamentalement propre à la condition humaine, mais qui peine à trouver une voie de développement structurellement stable chez le borderline. D'où les dérapages (parfois contrôlés) qui se marquent sur le plan comportemental, notamment au travers de conduites à risque et de passages à l'acte. On peut sans doute les comprendre comme des effets de régulation donnant l'impression au sujet de reprendre le contrôle de qui il est et de ce qu'il en fait. Pensons aux problèmes de consommation diverses et aux mises en danger (in-)volontaires (automutilation, tentatives de suicides, comportements sexuels à risque, troubles alimentaires...). À travers ces agissements, qui traduisent une espèce de rébellion (repensons à Baudelaire qui ne cesse de s'élever contre l'ordre établi), l'individu borderline, qui a alors toute main mise sur lui-même, redevient cet autre hors d'atteinte et invulnérable que rien ni personne ne peut menacer, léser, persécuter, et encore moins abandonner.

Pour supporter et assumer le poids d'une unicité imposée du dehors, et afin de retrouver cette altérité qui lui garantira son identité propre et assurera son invulnérabilité, Baudelaire décide de combattre l'aspect formel de sa singularité, qu'il a gagnée à partir d'une fêlure primaire, autour d'une expérience de séparation négative et douloureuse. Sartre reprend à ce sujet une note significative d'un des amis du poète : « Baudelaire était une âme délicate, très fine, originale et tendre, qui s'était fêlée au premier choc de la vie ([12], p. 19 ; voir [48]). À nouveau, il n'est pas question d'avancer que tous les sujets aux prises avec un trouble de la personnalité borderline, ont fait cette expérience dans leur enfance. Néanmoins, s'il reste intéressant pour le thérapeute d'interroger le sujet sur les événements marquants de son passé (en parallèle de son présent), la lecture existentialiste sartrienne suggérant à quel point le passé tire en réalité son sens du présent et le présent du futur ([47], p. 503) ; [49]. Dans de nombreuses lettres, Baudelaire raconte très bien, avec des souvenirs précis, cette période de séparation difficile d'avec sa mère à l'arrivée de son beau-père. Il n'avait alors que six ans environ, mais son récit traduit les prémisses du *choix d'être* que nous évoquions plus haut : « Sentiment de solitude,

² Nous ne le développerons pas ici, mais c'est précisément ce que Sartre appelle, une conduite de mauvaise foi.

dès mon enfance. Malgré la famille – et au milieu des camarades, surtout – sentiment de destinée éternellement solitaire » ([12], p. 19 ; voir [50]).

Dans la relation thérapeutique, selon les principes de la psychothérapie existentielle, ce que le sujet choisit de rapporter en entretien sur son passé (ancien ou moins ancien), et son présent (les deux étant mis en balance), a toute son importance car ces expériences (actes réussis ou adaptés aussi bien que manqués, pensées, perceptions, sensations, obsessions, rêves et rêveries, mais aussi le style qui les caractérise) doivent être considérées comme partie intégrante du *choix originel d'être* que le sujet a fait (et fera encore) de lui-même. Nous cherchons bien à mettre en évidence un choix, toujours en croissance, émanant d'une conscience libre, et non pas un état déterminé par l'inconscient : « Et, précisément parce que le but de l'enquête doit être de découvrir un *choix*, non un *état*, cette enquête devra se rappeler en toute occasion que son objet n'est pas une donnée enfouie dans les ténèbres de l'inconscient, mais une détermination libre et consciente – qui n'est pas même un habitant de la conscience, mais qui ne fait qu'un avec cette conscience elle-même » ([47], p. 619) Or, dans une perspective thérapeutique qui rejoint les principes de la phénoménologie existentielle, la question du choix originel est bien plus centrale que celle d'un déterminisme. C'est à partir de là qu'une compréhension intégrée du sujet est possible. Ce choix n'apparaît pas systématiquement clair et lisible, bien au contraire : il se découvre, autant pour le sujet que pour le thérapeute qui l'accompagne, et tout l'enjeu est de s'en approcher en restant à bonne distance, d'accompagner sa croissance. Surtout, il ne peut pas s'envisager sans considérer à un moment donné l'individu, et ce qu'il a fait de lui-même, dans ses dimensions d'*unicité*, d'*altérité* et de *singularité*, propres à son individualité et à son identité.

3.2 La position réflexive

Conscience réflexive et conscience réfléchie

La question de la conscience est vaste et complexe mais incontournable dans notre réflexion. Plus particulièrement, c'est le processus de réflexivité inhérente à la conscience de soi qui retiendra notre attention car, comme a pu le montrer Sartre [12], elle est le fil rouge à suivre pour une tentative de compréhension de *l'être-baudelairien* et, en allant plus loin dans la logique de notre proposition, de *l'être-borderline*.

Si pour Sartre, « toute notre ontologie a son fondement dans une expérience réflexive » ([47], p. 186), la réflexion se définit comme étant la conscience que nous avons de nous-mêmes ([47], pp. 186-187). En tant que tel, le phénomène réflexif est témoin du *réfléchi*, c'est-à-dire d'une conscience de soi qui a son tour, est conscience d'un phénomène transcendant particulier. Le réfléchi se fait lui-même (quasi-)objet pour le *réflexif*. Ce qui veut dire que le sujet a dès lors conscience de lui-même comme ayant un dehors. Il existe à distance du réflexif, dans une conscience qui le réfléchit. La *conscience réflexive* pose donc la *conscience réfléchie* comme son objet. Je peux par exemple, au travers d'un acte de réflexion, porter un jugement sur ma conscience réfléchie : l'accepter ou la réfuter, en être fier ou en avoir honte, la craindre ou la revendiquer. Or, la conscience réfléchie – qui est actuelle, spontanée et immédiate – que je prends de percevoir (le monde), ne permet pas ce type de jugement. Elle ne connaît pas la perception qui est la mienne, et dans ce sens, on dit qu'elle ne la pose pas. Elle est seulement dirigée vers le dehors, vers le monde, et c'est sa seule intention. Cette conscience de ma perception est constitutive de ma conscience perceptive.

La conscience est thétique, c'est-à-dire qu'elle est conscience *de* quelque chose car c'est justement par l'intermédiaire de ce dont elle est conscience, qu'elle peut se distinguer vis-à-vis d'elle-même et de là, être conscience (de) soi ([47], p. 229). Une conscience qui ne serait pas conscience *de* quelque chose, ne serait conscience (de) rien. La conscience est toujours position d'un objet transcendant. Elle n'a rien de substantiel, elle n'a pas de contenu. Dans ce sens, la conscience est conscience positionnelle du monde parce qu'elle se transcende pour atteindre un objet. Si son intention est toujours dirigée vers le dehors, toute conscience n'est pas forcément connaissance, comme le montrent, par exemple, les aspects affectifs de la conscience. Mais, toute conscience connaissant ne peut être connaissance que de son objet et pour ce faire, doit nécessairement être conscience d'elle-même comme étant cette connaissance.

La réflexion doit donc être envisagée comme une reconnaissance plutôt que comme une connaissance : elle pose et affirme (en (quasi-)objet) la conscience réfléchie, dont elle a déjà, en quelque sorte, une compréhension préréflexive. Ce caractère positionnel, ou thétique, explique la formulation basique « être conscience *de* quelque chose ». Dans cette logique, on dira également de la conscience réflexive, qu'elle est conscience non-thétique (ou non-positionnelle) d'elle-même, puisqu'elle ne se pose pas elle-même comme objet. Toute conscience positionnelle d'objet est ainsi, en même temps, conscience non positionnelle d'elle-même : « celui qui réfléchit sur moi [...] c'est moi » ([47], p. 188) ; « sur un mode particulier,

[...] celui du dédoublement réflexif » ([47], p. 188). La conscience est un rapport immédiat et non-cognitif de soi à soi, alors que la réflexion s'envisage comme une tentative de récupération de soi par « retournement sur soi » ([47], p. 189). Ainsi, le réflexif est (présent au) réfléchi. Il n'y a pas de primat de la réflexion sur la conscience réfléchie. C'est la conscience non-réflexive qui rend la réflexion possible : on parle de cogito préreflexif. Le fait que la conscience soit conscience de quelque chose signifie que la transcendance est structure constitutive de la conscience, et que la conscience naît portée sur un être qui n'est pas elle.

Le drame baudelairien

Chez Baudelaire, la conscience immédiate est comme transpercée par un regard acéré : Baudelaire se regarde, il épie ses plus profonds émois, toujours dans le but de se trouver, de comprendre sa propre nature, c'est-à-dire son caractère, son être. Lorsque nous regardons un objet, le processus en marche veut que nous puissions nous oublier nous-mêmes car ce qui prévaut est, à ce moment précis, l'attention portée sur objet que nous voyons. Baudelaire, lui, ne s'oublie pas : « Baudelaire est l'homme qui ne s'oublie jamais » ([12], p. 23). « Il se regarde voir », plus encore, « il regarde pour [*dans le but de*] se voir regarder » (*Ibid.*). Et ce qu'il regarde, en réalité, ce n'est pas l'objet directement, c'est sa propre conscience de l'objet. Comme au travers d'une loupe, d'un stéthoscope ou d'un écran filtré, les choses lui apparaissent uniquement par le prisme de cette conscience. Dans cette configuration, la *fonction* des objets consiste à renvoyer à la conscience de soi. L'objet, en et pour lui-même, n'a pas vraiment d'intérêt en soi ; il peut seulement permettre à Baudelaire de se sentir exister et d'apprendre sur qui il est.

Baudelaire se met donc, par ce mécanisme, à distance de l'objet et par extension, du monde. Sartre parle de « conscience observée » ou de « translucidité » ([12], p. 24), aussi dénuée de naturel puisque ce qui est épié est aussi biaisé. Baudelaire ne parvient cependant pas à saisir sa singularité et son originalité, ce qui fait qu'il est différent de l'autre et à la fois fondamentalement lui-même. Lui qui se considère du dedans, ne perçoit pas sa qualité distinctive. En effet, le spectateur, en tant que tel, peut concevoir Baudelaire comme individu à part entière, quand il le considère de son œil extérieur, tandis que Baudelaire, de par sa position, ne le peut pas. Ce qui lui est seulement possible de percevoir, ce sont des états d'âme, ou une humeur passagère « fade » et « vitreuse » ([12], p. 25). Ses pensées, idées et affections, n'ont qu'une seule limite : elles-mêmes. Elles s'auto-suffisent, à l'image du serpent qui se mord la queue. Elles sont anticipées, pressenties et reconnues, avant même d'être apparues. Elles sont

transparentes, vides et sans saveur, en ce sens qu'elles lui sont familières au possible, étant donné qu'elles *viennent de* et *sont générées par* lui-même. C'est en une infinie et ennuyeuse succession d'états et d'émotions sans ancrage solide, que consiste cette conscience, qui se s'autogénère et s'autodéfinit. Baudelaire adhère trop à soi, et même « déborde » ([12], p. 25) de lui-même, que pour pouvoir être et se voir être ; il se voit trop – *être* – que pour pouvoir adhérer profondément, dans une symbiose naturelle et évidente, à sa propre existence.

C'est ce que Sartre appelle le « drame baudelairien » ([12], p. 25) : une trop grande *clarté réflexive*. Une singularité profonde, qui peut être reconnue et admirée de l'extérieur, mais que dans le même temps, Baudelaire ne peut pas pénétrer. Cette lucidité – et même *translucidité* – dont Sartre nous parle, s'envisage comme un effort de récupération : il s'agit, pour se trouver ou se retrouver, de se « recouvrer » ([12], p. 26) ; se voir, ou se réapproprier ce que l'on est pour soi-même. Mais l'œil qui peut voir la main, ne peut se voir lui-même en train de voir la main. Baudelaire non plus ; il peut se sentir, et même se sentir (douloureusement) vivre, mais il ne peut pas se voir et, le drame étant exactement là pour lui, n'est pas en mesure de prendre la distance nécessaire pour s'apprécier. Sartre cite les Fleurs du Mal [51] : « *Tête à tête sombre et limpide - Qu'un cœur devenu son miroir !* » ([12], p. 26). Puisqu'il ne parvient pas à se voir, Baudelaire prend le contrepied en poussant jusqu'à l'extrême cette conscience réflexive. Il s'agit d'être lucide, mais uniquement pour être deux ; être deux, à dessein d'atteindre *dans* et *par* cette union stratégique, la possession finale du moi par le moi (rappelons-nous la notion de réappropriation de l'objet que l'on est pour l'autre, évoquée *supra*).

Décuplée, la lucidité baudelairienne revient à passer de l'état de témoin à celui d'acteur. Par la torture, le bourreau s'approprie sa victime, dans une union paradoxalement marquée par la dualité. À nouveau dans les Fleurs du Mal : « *Je suis la plaie et le couteau – Et la victime et le bourreau.* » ([12], p. 27). Ne parvenant pas à se voir, Baudelaire se décortique scrupuleusement de l'intérieur, dans l'espoir, toujours, d'atteindre sa vraie nature, son signalement, ce qui fait qu'il est tellement différent de l'autre et en même temps foncièrement lui-même : la patte d'une marque de fabrique préfabriquée.

C'est alors, comme il l'annonce, par la torture et les supplices qu'il s'inflige, que Baudelaire esquisse la possession. Ce n'est que dans la douleur qu'il peut se reconnaître. Faire souffrir pour posséder : « [...] comme le couteau fouille la plaie, dans l'espoir d'atteindre ces "solitudes profondes" qui constituent sa vraie nature » ([12], p. 26). Cependant, le regard ne fera toujours

qu'un avec l'objet regardé, et on ne peut prétendre à une vraie et totale possession de soi-même, seulement à une conscience réflexive de soi. Baudelaire est face à une impasse qui signe un non-sens fondamental. Ce qui entraîne l'ennui, l'ennui de vivre, précisément. L'absence d'envie, de goût, autant pour soi-même que pour son existence. Sartre suggère de Baudelaire qu'il « [...] a choisi de se voir comme s'il était un autre » et que « sa vie n'est que l'histoire de cet échec » ([12], p. 28).

Vers le sujet borderline

Revenons à la métaphore de la victime et du bourreau. Nous faisons l'hypothèse que ce lien entre la victime – *conscience réfléchie* – et le bourreau – *conscience réflexive* –, peut être transposé dans la vie du sujet borderline, qui s'insurge contre une expérience dans laquelle il occupe les deux positions. Si, dans un seul et même acte décidé, la première réclame la souffrance et la seconde l'inflige, toutes deux deviennent alors indissociables. Le sujet qui se martyrise est complice de sa *conscience réflexive*. Et quand il arrête de se martyriser, volontairement, il est l'allié de sa *conscience réfléchie*. Il y a là un jeu de contrôle de/sur soi. Le sujet choisit de se faire mal, en laissant libre cours à ses pulsions irrépressibles d'abord. Puis, par un mouvement contrebalancé qu'il feint ne pas avoir anticipé, il cesse de se torturer, dans la mauvaise foi : comme s'il était extérieur à lui-même, un autre, disculpé de ce mouvement. C'est de cette façon qu'il jouit de lui-même, s'appréhende et s'apprécie. Mais à nouveau, il ne peut échapper au fait qu'il ne fait qu'un avec cet autre. Il sait vers quoi il œuvre avant d'œuvrer. Il peut tenter d'être imprévisible à lui-même par tous les moyens qui soient, en vain. Il peut choisir de se voir comme s'il était un autre, en vain.

Nous voyons comment (se) faire souffrir, c'est aussi (se) posséder (ou tout du moins essayer) : créer et détruire à la fois, être victime et bourreau dans le même temps. C'est être deux en un seul, l'autre qui se regarde lui-même. Cette idée de souffrance auto-infligée (autopunition), de torture si on pousse les choses plus loin, rappelle les conduites à risque et plus particulièrement, les comportements agressifs et destructeurs manifestés par le sujet borderline envers sa personne. Nous pensons à une jeune femme qui avait pour habitude de se mutiler par scarifications au niveau des cuisses et du ventre (parfois les avant-bras) et de s'infliger des brûlures de cigarette, plus particulièrement lorsqu'elle était sous haute consommation d'alcool qu'elle associait avec une prise de marijuana. Dans son cas précis, cette association de produits l'apaise car elle provoque un effet anesthésiant, ce qui rappelle la position dépendante ou passive (victime), tandis que le fait de choisir de consommer (et de choisir quel.s produit.s

consommer) et de volontairement se faire du mal (simultanément ou pas), rappelle la position masochiste (bourreau) évoquée plus haut. De là, se déploie une position intermédiaire contrebalancée, faite d'ambivalence, à l'origine d'un choix sur lequel débouche un non-choix (on se fait mal mais on ne sent plus rien). Cette patiente évoquait principalement une souffrance quant au rejet qu'elle avait toujours subi de la part des garçons. Soit ils ne la voient pas (« *Je n'existe pas pour eux* »), soit ils ne s'intéressent pas à elle (« *Il ne veulent pas de moi* »). Elle cumulait les relations sexuelles non protégées (qu'elle qualifiait pour la plupart de non plaisantes et même souvent, de douloureuses) avec de multiples partenaires qui la malmenaient et refusaient de s'engager dans une vraie relation. Son moyen de contraception était « dysfonctionnel » dans le sens où soit elle cessait, sans pouvoir expliquer concrètement pourquoi, de prendre la pilule prescrite par sa gynécologue, soit elle « oubliait » de la prendre. Elle est, sur un laps de temps restreint, tombée enceinte trois fois, après quoi elle a toujours rapidement choisi d'avorter, dans un certain détachement émotionnel (« *Ca a été vite* »). Sa manière d'entrer en relation avec les autres, et spécifiquement avec les garçons, lui apparaît à elle-même comme problématique (« *Je ne sais pas m'y prendre. Je suis too much ou bien je ne suis rien. Je me sens toujours trop conne après. Je suis gênée de leur parler* »). En entretien, la jeune femme faisait preuve d'une réelle lucidité quant à l'adoption de ces conduites qu'elle souhaitait, dans l'absolu disait-elle, éradiquer, mais vis-à-vis desquelles elle pouvait se sentir extrêmement ambivalente : « *J'ai besoin de ça. Cette fille-là, c'est moi. Je ne suis pas solaire comme les autres filles, mais je suis quelqu'un au moins. Mais c'est aussi moi qui décide si j'arrête* ». Nous essayons de traduire : *J'ai besoin de ça pour m'appréhender et me recouvrer. Je suis, grâce à cela, quelqu'un de spécial et d'irremplaçable qu'au moins les autres voient. Mais c'est moi aussi qui décide, en toute conscience, en me posant comme un Autre devant moi-même en tant qu'objet, si j'arrête.* Nous voyons comment le regard ne fait qu'un avec l'objet regardé. On ne peut donc jamais réellement se posséder soi-même. C'est dès le départ, un processus voué à l'échec. On peut seulement prendre une position réflexive sur soi, pour tenter de se voir comme l'autre nous voit, et saisir notre singularité formelle.

Nous avons là un sujet qui, potentiellement, use de la position réflexive afin d'atteindre sa qualité distinctive, au moyen de conduites auto-agressives qui s'inscrivent dans et signent sa marque identitaire. Baudelaire, par cette position réflexive, cherche à se voir comme irremplaçable et spécial. Malheureusement, ce qu'il rencontre en fait, c'est la conscience universelle : il ne verra pas son vrai visage au travers des lunettes d'un autre qui est lui, seulement ce qu'il est au travers des lunettes de personne et de tout le monde en même temps.

Et pour cause, la *conscience universelle*, c'est personne et tout le monde, ce qui engendre qu'elle peut se décliner sous des modes indéfinis. Pareillement, la jeune femme dont nous parlions plus haut ne peut se voir qu'au travers des yeux de Monsieur (et de Madame) tout le monde et, par-là, redevient un individu fondu dans la masse, ou personne. C'est à partir de cette conscience universelle, et à la suite de cet échec de recouvrement identitaire, que Sartre définit le sentiment d'inutilité comme paysage intérieur central de Baudelaire.

3.3 Intuition de l'inutilité, perte de sens et vide existentiel

La temporalité baudelairienne

Nous avons appris que Baudelaire faisait preuve d'une lucidité obsessionnelle dans la quête de sa nature originelle et de sa singularité formelle. Dans cette configuration, il est aux prises avec une forme de conscience que Sartre qualifie d'« universelle » ([12], p. 29). Quand il découvre qu'il n'est qu'un humain (unicité) parmi d'autres (altérité), c'est foncièrement, depuis lui mais malgré lui, la conscience de tout un chacun qui, en boucle, s'atteint et se reconnaît, à l'image du serpent qui se mord la queue. La conscience universelle est la conscience qui transcende toutes les autres. Elle est là d'emblée et s'autojustifie dans l'auto-suffisance. C'est une conscience « gratuite » ([12], p. 29), c'est-à-dire dénuée de tout attribut, en quelque sorte brute et pure. Elle n'a ni cause, ni but, ni justification. Elle ne peut pas appréhender le monde avant même de s'être appréhendée elle-même. Elle ne peut pas saisir l'existence en dehors d'elle-même sans avoir d'abord conscience qu'elle existe. Le seul sens qui peut être donné à l'existence est celui qu'elle voudra bien lui donner. C'est de là que découle l'intuition profonde chez Baudelaire de son inutilité tranchée : Baudelaire se sent comme un « homme *de trop* » ([12], p. 29).

Contrairement à ce qui est attendu, Baudelaire n'est pas venu au monde (entendons, *depuis* le monde) à la conscience (entendons, *vers* la conscience) ; il s'en est insatiablement nourri d'emblée. Il n'a pas pris, en amont et pour exemple, quelque loi ou principe ou valeur ou morale, qu'il aurait désignés comme absolus et auprès desquels il se serait raisonnablement rangé. Il ne se considère pas comme quelque chose parmi autre chose. Il ne se soumet pas non plus à des normes ou règles qui permettent de tracer sa voie dans un certain ordre attendu, propre à l'homme et universel. Non, Baudelaire, lui, est directement plongé dans une conscience qui n'a ni cause, ni but, ni sens. Une conscience qui doit inventer les lois et principes moraux auxquels elle veut bien se rattacher. C'est comme ça que l'utilité (*d'être-au-monde*)

perd toute signification : l'homme qu'est Baudelaire doit, d'emblée et de lui-même, choisir son propre but dans la vie, et cette vie-là qui est la sienne, n'aura de sens que s'il lui en donne un. Dès l'origine, cela suscite chez lui le désintéret et le découragement, mais aussi une certaine perspicacité, source de revendication : « *Être un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux.* » ([52] ; voir [12], p. 30). Le poète interroge le sens de la vie, avant même de se questionner sur les moyens (bons ou mauvais) à disposition pour vivre sa vie. La notion fondamentale de *vivre* devient à ses yeux complètement absurde : « Pour qui réfléchit, toute entreprise est absurde ; Baudelaire a baigné dans cette absurdité » ([12], p. 31).

Sur fond d'un détachement originel constant, Baudelaire est aux prises avec des sautes d'humeur. Imaginons, une frustration ou un coup de fatigue, et il en revient à cette conscience suprême et gratuite qui le plonge dans un sentiment d'inutilité et d'absurdité. Comme englouti, Sartre nous apprend qu'il ne peut dès lors pas, en dehors d'elle, trouver quelque repère, borne, balise ou consigne consistante : « Alors, il devient *flottant*, il se laisse balloter par ces vagues monotones [...] » ([12], p. 31). Dans une immensité sans limite qu'on ne peut pas matérialiser, Baudelaire est ballotté. Il est *lâché* au milieu d'un vide infini qui signe la monotonie et l'ennui, la solitude, l'absurde et le non-sens. Dans une lettre qu'il adresse à sa mère, Charles Baudelaire écrit le 30 décembre 1857 : « ... *ce que je sens, c'est un immense découragement, une sensation insupportable... une absence totale de désirs, une impossibilité de trouver un amusement quelconque. Le succès bizarre de mon livre, et les haines qu'il a soulevées m'ont intéressé un peu de temps, et puis après cela je suis retombé.* » ([12], p. 31).

Ces sensations de flottement, dans un espèce de vide infini, les sujets borderline les rapportent souvent en entretien. Sensations de découragement et d'isolement extrêmes, absence de désirs, incapacité à trouver du goût aux plaisirs habituels de la vie, sentiment menaçant d'incertitude et d'inauthenticité dans les relations interpersonnelles, impression d'insignifiance, de futilité de la vie... [32]. Sartre parle de paresse ([12], p. 31) (énoncée elle-même par Baudelaire) et nous serions tentés de rajouter, *de second degré*, car ce n'est pas l'effort en soi qui décourage. C'est plutôt que, finalement, rien n'a vraiment de sens puisque le seul sens que l'on peut trouver à la vie est uniquement et nécessairement, celui que l'on y a mis soi-même. « Baudelaire ne peut "prendre au sérieux" ses entreprises : il voit trop qu'on n'y trouve jamais que ce qu'on y a mis » ([12], p. 31). Selon Sartre, il s'agit d'une intuition métaphysique fondamentale que tout humain est susceptible d'appréhender au cours de sa vie, mais qui est intuitivement mise à arrière-plan,

pour pouvoir fonctionner de manière adaptée. Chez Baudelaire, a contrario, cette intuition est à l'avant-plan et omniprésente.

Dans cette logique, la position réflexive rejette l'action (elle est « par elle-même dégoût de l'action » ([12], p. 32)) puisqu'elle est là pour en rappeler le non-sens. Mais souvenons-nous que Baudelaire occupe dans le même temps une position réfléchie. C'est ainsi que furtivement, l'action, c'est-à-dire les projections et l'espoir, peuvent reprendre place. On est bien dans l'instantanéité d'une succession infinie de petites actions qui sont posées, mais directement balayées par la position réflexive. Cette forme de paresse *de second degré*, vaine d'emblée, peut prendre la forme de la torpeur, comme elle peut aussi ressembler à une agitation fébrile et stérile, condamnée par la position réflexive et la lucidité. Sartre donne à l'appui, l'image de la fourmi qui tente de grimper un mur mais tombe à chacune de ses tentatives, avant de recommencer à nouveau, et ainsi de suite. Pensons également à Sisyphe, condamné à faire éternellement rouler sa pierre. Baudelaire ressent l'inutilité de ses efforts et, le seul moyen d'agir, c'est de tromper sa lucidité de l'absurde : rapidement, sous le coup d'une impulsion imprévisible, par explosion, par secousses. Il s'agit d'« actes gratuits » ([12], p. 33), parce qu'ils sont « franchement inutiles » (*Ibid.*), peut-être même dangereux voire « destructeurs » (*Ibid.*). Il faut se dépêcher de réaliser ces actions, avant le retour de la position réflexive, le regard lucide qui empoisonne et condamne. Actes impérieux, précipités, impulsifs... que de caractéristiques comportementales également bien connues chez le sujet borderline. On est dans le court terme car le lendemain est une menace à l'accomplissement de l'acte envisagé. Lucidité, ennui, non-sens... guettent et risquent à tout moment de venir écourter l'entreprise en cours ou le projet à peine considéré : « Tel est le rythme de l'action chez Baudelaire : violence hyperbolique dans la conception [...] et puis tout à coup la lucidité revient » ([12], p. 35).

Toujours dans une lettre à sa mère, il indique : « *Je suis obligé d'aller vite, si vite !* » ([12], p. 33). On voit apparaître une impulsivité, pouvant être explosive au début de la réalisation de l'action. Ensuite, éventuellement (et c'est souvent le cas chez Baudelaire), c'est le retour de la lucidité, et l'acte est avorté puisque « à quoi bon » ([12], p. 35), murmure à son oreille le petit démon réflexif. Cette position réflexive originelle interdit en quelque sorte les projets à moyen et long terme, d'où un aspect comme haché et heurté dans le décours des actions posées, où monotonie et soudaineté entrent en conflit drastique. C'est un projet en échec perpétuel, suivi d'un recommencement systématique des étapes-actions qui le constituent, sur un fond de fade et de maussade indifférence qui s'empare de l'humeur.

Stanghellini [53], dans son étude de la dépression au travers du personnage de Charles Baudelaire, envisage la position dépressive comme un trouble de la temporalité, avant d'être un trouble de l'humeur à proprement parler, qui apparaîtrait quant à lui dans un second temps. Il avance le concept de *désynchronisation* : le temps vécu du sujet dépressif est considéré comme « malade », entendons, un temps « défaillant », comme chez Baudelaire, parce qu'en décalage avec une temporalité contemporaine dont les exigences en termes d'instantanéité et d'immédiateté dépassent les potentialités adaptatives du sujet, puisqu'elles entrent en conflit avec la manière dont l'humain est fondamentalement programmé pour vivre le temps d'un point de vue évolutionniste (*inner time* ou *the time of a Man vs that of the Cosmos*). En contrepartie, le sujet dépressif serait amené à ralentir (*down slowness* ou *léthargie*), réaction adaptative face à ce qui est attendu de lui mais le dépasse (provoquant un sentiment d'incapacité, d'inutilité). C'est là qu'apparaît, dans un second temps, le trouble de l'humeur, ou le *spleen* (sorte d'état mélancolique de profonde torpeur) bien connu chez Baudelaire, qui aura inspiré une partie importante de son œuvre. Mais le spleen de Baudelaire ne dure qu'un temps ; il est ensuite contrebalancé (*asynchronie*) par le retour de la position réflexive qui conduit inévitablement Baudelaire à sortir de la torpeur et annonce, de là, le retour de l'impulsivité, par le besoin irréprouvable d'agir pour aller vers l'accomplissement du projet-choix, seule dimension fondamentale de l'existence à même de donner sens à la vie, dans l'idéal baudelairien.

En effet, la réalisation des actions, qu'elles soient actes instantanés ou entreprises continues, est nécessaire au dépassement de l'homme pour pouvoir s'accomplir et s'épanouir. Et Baudelaire en est conscient. Il est comme pressé par des projets qu'il est en même temps en incapacité de réaliser. Il sait en effet pertinemment que la nature de la conscience réfléchie, dont il tente de neutraliser la spontanéité, « se jette hors d'elle-même », en tant qu'elle est « son propre dépassement vers une fin » ([12], p. 36). Et c'est bien ce par quoi l'humain est amené à se définir : par son « au-delà », ses projets et ses rêves, son futur ([47], p. 237) en somme. En tenant compte du fait que l'infini, chez Baudelaire lu par Sartre, et dans la tradition nietzschéenne, s'illustre comme ce qui ne peut pas s'achever (sans commencement ni fin), alors l'humain se situe et se définit par rapport à cet au-delà qu'il doit contribuer à construire. Il s'agit d'un entre-deux inconfortable, animé par deux mouvements contradictoires : donner du sens à ce qu'on est, en fonction de quelque chose qui n'existe pas encore parce que toujours en construction. Nourrir le présent de son futur. C'est ce que Sartre appelle l'« infinitude » ou

l'« infini baudelairien » ([12], p. 37). Il cite Baudelaire dans *Petits poèmes en prose* [54] : « [...] rêver, allonger les heures par l'infini des sensations [...]. Il est de certaines sensations délicieuses dont le vague n'exclut pas l'intensité : il n'est pas de pointe plus acérée que celle de l'infini ».

En d'autres mots, il est question de ce qui est mais sans être donné, ce qui me définit maintenant mais n'existera pourtant pas avant tout à l'heure. On se situe dans une mouvance qui se dirige vers une fin qu'on imagine et qu'on idéalise, mais qu'on ne sait pas atteindre (en tous cas pas dans l'immédiat). On s'inscrit dans une orientation ascendante, coupée dans son élan par son homologue descendante. Le présent est alors déterminé par l'après, l'existant par le non encore existant. Baudelaire parle d'« insatisfaction » ; le philosophe classique, de transcendance ([12], p. 37) ; et nous parlerons d'*asynchronie*, en référence au conflit temporel à l'origine de l'inconfort de cette position, et aux modalités adaptatives qui en découlent chez le borderline. En résumé, l'humain « se définit beaucoup plus par sa fin et le terme de ses projets que par ce qu'on peut connaître de lui si on le limite au moment qui passe » ([12], p. 37).

Vers le sujet borderline

Ceci nous conduit à envisager deux notions importantes et interconnectées que sont le trouble de l'expérience temporelle et l'impulsivité, typiquement observés chez le sujet borderline. Plus précisément, Kimura (1992) décrit une anomalie du vécu temporel chez le patient borderline qui se décline de la façon suivante : selon lui, la manière de vivre le temps chez le sujet borderline relève d'une façon d'exister dominée par l'immédiateté. Dans la même lignée, Muscelli & Stanghellini [24,25] parlent d'une expérience temporelle aigue qu'ils renvoient à la notion d'instantanéité (pour une synthèse de ces deux dimensions d'immédiateté et d'instantanéité chez le borderline, se référer à Lo Monte et Englebert [22] et à Faggioli et al. [16]). Ainsi, le patient borderline aurait, selon ces auteurs, une tendance à s'absorber dans l'immédiat afin de probablement s'arracher, entre autres, aux sentiments d'incohérence, de vide et d'urgence. Un vide qui, dans la perspective du sujet baudelairien, serait causé par l'impossibilité à donner du sens aux actions, projets, événements, ce qui induirait un sentiment d'inutilité et d'absurde, accompagné de sensations de flottement, de ballotement, dans un vide infini. Nous parlons de *sensations* de flottement plutôt que d'*état car*, avec Sartre, nous faisons l'hypothèse que celles-ci résultent d'une double force contradictoire maintenant l'individu en tension dans la nécessité d'un mouvement de construction de son présent par son futur. Nous reviendrons sur cette *position intermédiaire*, une constante chez Baudelaire, et synonyme d'une

hyper-ambivalence caractéristique des agissements du sujet borderline, dans la conclusion de notre propos.

Cette temporalité de l'immédiat dont parle Kimura [20] et dans laquelle le sujet aurait tendance non pas à s'inscrire mais à se plonger tout entier, renvoie au chaos puisque le sujet borderline cherche à tout prix à s'oublier dans un ici et maintenant suffisamment absorbants, ce qui se traduira potentiellement par des explosions de colère, des épisodes de consommation abusive, des actes autodestructeurs : problèmes d'addiction, troubles alimentaires, achats compulsifs, conduites à risque, auto- et hétéro-agressivité. Paradoxalement, alors que le sujet borderline tente de combler le vide de son existence en s'adonnant à ces conduites, ces moments d'enthousiasme et d'extase extrêmes sont en fait, si on y réfléchit bien, complètement gratuits, c'est-à-dire inutiles, sans aucune fin réelle et sensée. On peut dire que ce vécu devient un mode d'existence recherché, lorsque le sujet borderline tente d'échapper au sentiment de vide intérieur et aux émois difficiles qui l'accompagnent en s'immergeant tout entier dans une dynamique temporelle chaotique, faite de comportements à risque voire destructeurs.

3.4 La limite topologique : fonction de culpabilité et recherche de liberté

« Baudelaire-en-boîte » : la question des limites

La *culpabilité* occupe chez Baudelaire une place de premier rang : « Baudelaire a une vie morale intense, il se tord dans le remords [...], il est accablé par un sentiment atroce de culpabilité » ([12], p. 44). Sartre nous apprend que l'on pourrait, à première vue, imaginer Baudelaire comme attaché à une vie morale intense. Mais ce n'est pas le cas. Ce qui illustre le mieux ce qui serait censé représenter « la vie morale » de Baudelaire, c'est cette série de défenses rigoureuses et purement négatives qu'il pose symboliquement devant lui, faisant office de garde-fou, mais auxquelles il n'accorde en fait aucune valeur. Chasteté, sobriété, charité, travail... Sartre qualifie les pseudo-valeurs et -règles à l'origine de la vie morale de Baudelaire, d'impératifs revêches et torturants, dont le contenu est vide et « d'une désarmante pauvreté » ([12], p. 45). En fait, ces valeurs infécondes avec lesquelles il ne partage aucune synergie, ont tout de même une raison d'être car elle rencontrent un double-but bien précis : condamner et absoudre. Baudelaire cherche à être jugé : « Il réclame des juges » ([12], p. 53). Un bourreau, un fouet, une contrainte... Et il fondera tous ses efforts dans le maintien de ces normes qui le font coupable. Il va même plus loin, en défendant l'idée que toute vertu est inatteignable à l'homme si elle ne lui est pas assignée par la main d'un pouvoir suprême : dans son cas, les

hommes de loi, la religion, son conseil de famille, ses tuteurs/curateurs. Dans son introduction aux *Fleurs du Mal* [51], Crépet, rapporté par Sartre, relate : « [...] il se traite en criminel, se déclare coupable "de tous les côtés". Il se dénonce comme ayant "la notion du devoir et de toutes les obligations morales et les trahissant toujours" » ([12], p. 44).

C'est donc au sein d'un monde en ordre que Baudelaire affirme sa singularité. L'idée est de se révolter contre lui, de se dresser devant l'ordre établi, qu'il cherche cependant à maintenir intact – même s'il souffre de ses abus – afin que sa révolte soit justifiée. Attaquer, c'est respecter implicitement : « Il ne veut ni détruire ni dépasser mais seulement se dresser contre l'ordre. Plus il l'attaque, plus il le respecte obscurément » ([12], p. 50). Lorsque le sujet fait l'expérience de la conscience de soi, il fait aussi, selon Sartre, l'expérience de sa propre transcendance, et perd de sa vérité. Il rencontre, pour la première fois, sa « terrible liberté » en émergeant « dans la solitude et dans le néant » ([12], p. 52). C'est bien précisément ce qui effraie Baudelaire au plus haut point. La *loi de la solitude* nous apprend que l'humain se doit à lui seul de justifier son existence, et rien ne fait plus horreur à Baudelaire. En outre, si l'émergence dans le néant est le prix de l'unicité, l'autre doit être là pour le justifier. Baudelaire réclame donc l'altérité au risque, sinon, de ne plus être. L'altérité, et par extension la solitude, ont dès lors « une fonction sociale » ([12], p. 53). Le marginal, par exemple, *a priori* « en marge » de la société (donc situé à l'écart d'elle), a sa place bien définie aux yeux de cette société. Il est l'objet d'un acte social, sa solitude est reconnue et, semblablement, Baudelaire veut que sa singularité soit dotée d'un « caractère quasi-institutionnel » ([12], p. 53). Cette solitude justifie ainsi sa place dans le monde, elle lui donne autant de droits et de devoirs, que de privilèges et d'obligations.

Ainsi, pour pouvoir remanier la loi de la solitude et trouver chez l'autre un remède contre la gratuité et l'injustifiable, il faut lui attribuer un caractère sacré, presque divin. Amour, amitié, relations d'égal à égal... Baudelaire n'en a que faire. C'est un juge qu'il recherche. Baudelaire accepte d'être coupable, le coupable des juges qu'il a choisis, qu'il ne manque pas pour autant de mépriser. Le coupable a lui aussi sa fonction sociale dans l'ordre institutionnel établi. Il a des droits et des devoirs : être blâmé, puni, ou repent, absous. Sa culpabilité et sa faute lui accordent « une place dans la hiérarchie des êtres » ([12], p. 54).

Baudelaire est comme protégé, et devient « un objet pour les grandes consciences sévères » ([12], p. 54) dont le regard transperce, met à sa place et objective. Il aspire à dépendre d'un juge qui le rendrait coupable, et réclame sévérité et punition. Il se jette dans la situation du coupable,

demande la culpabilité, même s'il n'est pas forcément en accord avec les motifs du jugement. Cette consécration d'une place justifiée et délimitée par des juges sérieux, durs et dignes, au-delà desquels, il n'y a que le vide et la gratuité, satisfait chez Baudelaire un besoin nécessaire à son équilibre et à sa nature même. Être soumis à un regard jugeant qui condamne, donne une légitimité à son existence. Sartre le voit comme « un éternel mineur, un adolescent vieilli » et « toujours dans les chaînes » ([12], p. 62) car « pour cet amateur de fouet et de juges, ce tribunal était indispensable, il satisfaisait chez lui un besoin » (*Ibid.*).

Il s'agit de vivre « dans la fureur et la haine mais sous la garde vigilante et rassurante d'Autrui » (*Ibid.*). Ce descriptif fait écho au fonctionnement du sujet borderline – et à sa place dans la société, que l'on envisagera dès lors sous l'angle de la culpabilité. On pourrait avancer, à suivre ce raisonnement, que le sujet borderline occupe toujours la place de coupable. Pensons aux conduites et comportements manifestés qui sortent du cadre établi, transgressent les lois ou outrepassent les normes arrêtées ; autant de moyens, à suivre l'hypothèse sartrienne, de se rendre « irremplaçable » ([12], p. 64). Le gouffre ressenti de vide intérieur et d'impossibilité à supporter l'unicité – tant méprisée par Baudelaire puisque synonyme de délaissement et de séparation, de gratuité et de liberté vide de sens –, pousse à se positionner dans la revendication, pour l'assumer rageusement, de peur de la subir. En se constituant via le regard de l'autre, en essayant d'attraper sa vraie nature et sa propre image – qui s'échappent – dans le regard de l'autre, il confère à ce dernier la nécessité d'être consistant et solide. Au travers des limites qui seront dès lors imposées par l'autre au sujet, celui-ci est assuré d'avoir sa place de coupable auto-proclamé dans une société normalisée, moralisatrice et cadencée. Le sujet trouve par là un sens à cette unicité imposée du dehors, en expérimentant la « nature contradictoire » d'être une « liberté-chose » ([12], p. 65). La liberté baudelairienne est celle dont le sujet jouit, certes, mais également, un état menant forcément au gouffre de la solitude et de son entière responsabilité (angoissante) de lui-même, dans un monde sur lequel il est pourtant si difficile d'avoir une prise. Pour ne pas être réduit au vulgaire objet d'un regard, c'est-à-dire totalement passif et à la merci complète des autres, Baudelaire veut se faire l'auteur de son originalité en objectivant ce qu'il représente à leurs yeux. Comment ? En intériorisant « cette chose qu'il est pour autrui en en faisant un libre projet de soi-même » ([12], p. 64). Baudelaire veut être libre, mais dans un univers préétabli, prêt à l'emploi, dont les ficelles sont tirées par un pouvoir suprême qui en ajuste le contenu. C'est pourquoi Sartre parle de « liberté à responsabilité limitée » ([12], p. 65). Baudelaire veut se créer lui-même, afin de s'appréhender et se posséder, mais selon les yeux des autres. Or, si créer implique de mettre quelque chose de soi au dehors,

dès alors, se créer équivaut à s'échapper. Et devenir une chose dans le vaste monde, une libre conscience, qu'on cherche en même temps à posséder, revient à perdre la liberté créatrice sans laquelle il ne peut y avoir possession/appropriation. Baudelaire cherche donc à la cadenasser, comme un contenu renfermé dans son contenant, grâce à un cadre extérieur, toujours dans le même but de s'approprier l'image que les autres ont de lui, mais comme si celle-ci émanait de lui seul. L'enjeu pour Baudelaire est d'être à la fois *libre* – ce qui le rend gratuit et injustifiable, malgré l'indépendance, et ce n'est pas tolérable pour lui – et *consacré* – l'univers lui impose qui il est dans le plus strict des conformismes. « Les chemins sont tracés, les buts fixés, les ordres donnés », et la liberté se situe dans les « moyens » qu'il choisira « en vue d'atteindre des fins indiscutées » ([12], p. 66).

Vers le sujet borderline

Fondamentalement, l'appellation *borderline* sonne comme une problématique faisant intervenir les notions de bord, de limite, de frontière, renvoyant à un espace diagnostique vague, indéfini [4]. Au-delà de cette appellation restrictive, il apparaît primordial de s'arrêter sur le vécu du sujet (ce qui existe de son propre point de vue), empreint de cette dimension spatiale et située. Dans cet ordre d'idée, l'étude des « situations-limites » – concept décrit à l'origine par Jaspers durant le siècle dernier – a tout son intérêt pour y parvenir. Celles-ci peuvent se définir comme des situations à la fois cruciales et déterminantes, dans lesquelles le vécu borderline se manifeste de façon singulière [4]. Les sujets borderline expérimentent, selon des modalités différentes, les situations-limites auxquelles tout humain est généralement un jour confronté, puisqu'elles convoquent le propre de la condition humaine : se temporaliser, aimer, culpabiliser, souffrir, et mourir [4]. L'individu borderline aurait conscience que ces expériences font partie de la trame de l'existence, mais refuserait de s'y confronter, en privilégiant la fuite, ou du moins, à suivre les hypothèses que nous déployons dans cette présente contribution, à y faire face de façon contradictoire, à travers la liberté conditionnée au statut d'objet.

Nous avons vu comment Baudelaire se positionne entre la recherche d'un environnement consistant, légitime et décisive d'une part, et la nécessité de liberté, toutefois à responsabilité limitée, d'autre part, et comment le fait de se trouver dans cet état paradoxal lui permet de se sentir à sa place, justifié, et d'éprouver une certaine homéostasie. Baudelaire fait mine de se révolter contre l'ordre établi, en se situant à la limite et en cherchant à ne jamais poser l'action de trop, qui risquerait de participer au fléchissement du système, dont il use pour mener à bien sa cause existentielle. Mais sa liberté d'agir ou de ne pas agir, de décider de ne pas aller trop/plus

loin, il en fait sa chose et ne cesse pas de la revendiquer. Finalement, il se situe dans une *position intermédiaire*, inconfortable mais nécessaire à son intégrité psychique, puisque cet *entre-deux* représente sa place légitimée dans le monde, et ce qui fait de lui quelqu'un de justifié qui a une raison d'être. Il n'en fait pas un état, mais un moment d'entrechoc entre deux mouvements à la fois opposés et centrifuges, lui permettant d'alterner entre libre revendication (mouvement ascendant orienté vers l'après pour nourrir le maintenant) et acceptation du cadre, par le juste dosage de ses actions, menées via l'expérience de la culpabilité (mouvement opposé qui protège et ramène à sa place de coupable auto-proclamé).

De nombreux auteurs [6,20,30,32] ont pourtant postulé une absence de culpabilité chez le borderline. Le sujet borderline n'aurait pas accès au vécu de culpabilité, car son traitement des expériences n'utilise pas du refoulement susceptible de créer l'angoisse névrotique, et de provoquer le renoncement au désir, qui sont à l'origine du sentiment de culpabilité. Il est toutefois interpellant de constater que les personnes borderline expriment très fréquemment des sentiments qu'elles qualifient de culpabilité (tout comme elle est centrale dans le drame baudelairien). Les patients peuvent dire qu'ils se rendent compte qu'ils font souffrir leurs proches par leurs comportements, sans pourtant parvenir à se retenir de les produire. Ils décrivent de la culpabilité concernant *ce qu'ils font vivre à autrui*, et peuvent verbaliser d'importants sentiments de culpabilité en lien avec la peur d'être abandonné, en raison de l'impression ressentie de ne pas être à la hauteur d'autrui. Les conduites d'automutilation, de scarification, les épisodes de boulimie, les crises explosives de colère, et les tentatives de suicide, peuvent provoquer un état de mal-être existentiel généralisé, reposant sur un vécu de culpabilité à l'égard de l'autre. En outre, sont aussi décrits des sentiments d'aversion pour la culpabilité. Les patients disent alors faire tout ce qui est possible pour ne plus penser, et pour échapper à ce sentiment. On pourrait comprendre, en partie du moins, le fréquent recours aux consommations d'alcool et autres substances psychoactives, comme participant à ce mécanisme de fuite du sentiment de culpabilité. Dès lors, plutôt que d'exclure le borderline de l'expérience de culpabilité, nous suggérons l'hypothèse d'une « *culpabilité de second ordre* » [4]. Cette « *culpabilité borderline* » s'inscrit dans l'immédiateté et le présent, et en étant moins connectée au passé et au futur. Ce vécu provoque une souffrance qui provient de l'incapacité à développer un attachement suffisamment stable envers autrui (angoisse de l'abandon, regret des souffrances infligées à autrui, peur de ne pas être à la hauteur des attentes), et moins des difficultés de l'intégration dans la trame narrative d'un comportement ou vécu passés, sources potentielles de culpabilité de premier ordre (névrotique). Cette culpabilité en-dehors du temps

ou, plutôt, complètement exposée au présent, où le regret et le remords peuvent apparaître, mais de façon évanescence, est intrinsèquement intersubjective. Alors que la culpabilité névrotique est un phénomène intrapsychique que l'on pourrait qualifier d'individualiste, la culpabilité borderline voit apparaître, comme pour Baudelaire, l'autre de façon massive.

Plusieurs auteurs ont décrit comment, d'une certaine manière, le sujet borderline peut sembler hyper-adapté à la société d'aujourd'hui [4,6,22–27]. Dans cette perspective, la condition borderline permettrait de survivre dans un monde au sein duquel les codes spatio-temporels sont bouleversés. On peut actuellement être partout et nulle part à la fois, notamment grâce aux nouveaux moyens de communication, nouvelles technologies et autres réseaux sociaux, en s'inscrivant dans une temporalité hypertrophiée, nous conduisant à devoir toujours en faire plus mais dans un laps de temps moindre, dans l'urgence, sous le primat de l'immédiateté et de l'instantanéité. Ces deux principes spatio-temporels règnent en maître dans notre société actuelle [38–42]. Finalement, l'individu borderline renvoie cette image d'un sujet qui outre-passe les limites, dans l'idée de s'en trouver de plus adéquates : atteindre un nouvel équilibre, adopter de nouvelles modalités d'adaptation au milieu [4]. La fonction de *culpabilité* chez Baudelaire fait office de verrou de sécurité, et la recherche de *liberté* contrainte qui lui est associée, qui reste toujours d'une certaine manière mesurée, lui garantit une place, même si ce n'est pas nécessairement celle que le sujet souhaiterait.

Conclusion : Apports à la psychothérapie de la condition borderline

Le trouble de la personnalité borderline représente en psychopathologie une entité diagnostique difficile à définir. L'objectif de cette contribution était de revenir à une étude de la condition humaine envisagée dans ses rapports au monde et aux autres, mettant en lumière des difficultés éprouvées sur le plan existentiel se traduisant par des vécus singuliers. Dans le sillage de Minkowski [55] qui cherche à considérer la psychopathologie comme une « psychologie du pathologique » (et non l'inverse), ou encore de Stanghellini (voir [34]) qui suggère de tendre vers une « pathographie positive », nous avons cherché à inscrire notre propos dans une considération de l'expérience pathologique comme une expérience singulière, une modalité adaptative créatrice de normes d'existence, pouvant déboucher sur un nouvel équilibre. La *condition existentielle* peut alors être considérée comme une façon de s'inscrire dans un monde et une société qui exigent de l'individu de nombreuses accommodations, alors qu'il est seul face à lui-même et en même temps parmi tous les autres, tout en déployant différentes formes d'audaces adaptatives pour vivre ou survivre.

C'est ainsi que l'expérience intime de Charles Baudelaire, lue et restituée par Jean-Paul Sartre, nous a conduits sur la voie d'une certaine compréhension de la condition borderline en nous référant à des concepts qui semblent aussi bien convenir à caractériser les ambivalences existentielles de l'un des plus grands poètes de l'histoire, qu'à saisir l'éprouvé de nombreux patients répondants au diagnostic de personnalité borderline. Nous pensons que les points de repères conceptuels traités dans cette contribution, que sont 1/ le triptyque *unicité - singularité - altérité*, 2/ la réflexivité, 3/ l'intuition de l'inutilité et 4/ la limite topologique, peuvent servir d'outils de compréhension en venant nourrir la trame analytique inhérente au contexte psychothérapeutique.

Chacune de ces dimensions, dégagée à partir des réflexions de Sartre, offre un aperçu de comment Baudelaire, et par extension en potentialité tout humain, rythme son propre vécu par les choix qu'il pose face aux contingences (elles-mêmes non choisies) relatives à l'existence. Cette perspective ouvre, selon nous, la voie à la possibilité d'envisager le sujet, plus que comme un individu qui serait réduit uniquement à une « maladie », en tant que personne aux prises avec des difficultés à un moment (plus ou moins long) de sa vie. Cette lecture, qui n'est pourtant ni « romantique » ni naïve, de la condition borderline, permet sans doute de faciliter une accroche authentique et de confiance avec le thérapeute qui considère alors le sujet, avant toute chose, comme une personne située dans le monde, au milieu d'autres personnes, avec une histoire et un vécu qui lui sont propres. Cette manière de considérer l'expérience psychopathologique permet d'éviter un éventuel sentiment de dévalorisation et une atteinte négative de l'estime de soi (« *Je suis malade* », « *Je ne suis pas comme tout le monde* », « *Je suis fou/folle* ») très fréquents dans l'expérience borderline, et de favoriser une accroche plus rigoureuse au processus thérapeutique, au vu de l'instabilité caractéristique du fonctionnement borderline, pouvant mettre la constance du suivi à rude épreuve. Par ailleurs, accorder crédit à l'expérience vécue (pas uniquement ce qui est rapporté, mais aussi comment cette expérience est rapportée, et comment elle est perçue) permet de rendre le sujet acteur dans le processus. Si le thérapeute peut en partie aiguiller dans la compréhension de ce qui se passe, les *justes adaptations* dans le quotidien viendront du sujet lui-même, qui peut du même coup se réapproprier une certaine (mé-)connaissance de soi : son histoire, son vécu et son mode de fonctionnement, aussi « problématiques » qu'ils puisse être ou paraître. Il s'agira d'aider le sujet à se dégager d'une *position intermédiaire* floue (parfois « confortable » par procuration), entre ce qu'il subit (ce qui vient du dehors ou ce qu'il s'inflige) et comment il décide d'y réagir, et à tendre vers une

position distancée de sa situation (quand l'élaboration est possible). Ce mouvement, cette prise d'une juste distance, ouvre la voie au déploiement du sens d'un tel choix et de ses répercussions potentielles dans la vie du sujet, vers une réappropriation de la connaissance de soi, parfois volontairement déniée, mais qui n'en reste pas moins la base d'un engagement progressif de soi-même dans le monde, parmi les autres, avec ses forces et ses fragilités, toutes singulières. Cet engagement nous permettant de conclure avec Sartre qui, avec à-propos, suggère ce qui représente très probablement le nerf de la condition humaine mais aussi de la psychothérapie, comportant chacune ses propres limites : « l'important n'est pas ce qu'on fait de nous mais ce que nous faisons nous-même de ce qu'on a fait de nous » ([56], p. 63).

Références :

- [1] American Psychiatric Association. DSM-III : manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. 3^e édition Paris : Masson ; 1983 [Traduit fr. JD Guelfi et P Pichot].
- [2] Asnaani A, Chelminski I, Young D, Zimmerman M. Heterogeneity of Borderline Personality Disorder: Do the Number of Criteria Met Make a Difference? *Journal of Personality Disorders* 2007;21(6):615–25.
- [3] American Psychiatric Association. DSM-V : manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. 5^e édition Paris : Masson ; 2016 [Traduit fr. JD Guelfi et MA Crocq].
- [4] Englebert J. De l'état-limite aux situations-limites : Contribution à la compréhension écologique et phénoménologique de la personne borderline. *Phainomenon* 2018;28:159–83.
- [5] Stanghellini G. *Psicopatologia del senso comune*. Milan: Cortina; 2006.
- [6] Fuchs T. Fragmented selves: temporality and identity in borderline personality disorder. *Psychopathology* 2007;40(6):379–87.
- [7] Cancrini L, Guzzi S. *L'océan borderline : troubles des états limites, récits de voyage*. Bruxelles : De Boeck Supérieur ; 2009.
- [8] Desseilles M, Grosjean B, Perroud N. *Manuel du borderline*. Paris : Eyrolles ; 2014.
- [9] Livesley WJ, editor. *Handbook of personality disorders: theory, research, and treatment*. New York: Guilford Press; 2001.
- [10] Widiger TA, editor. *The Oxford handbook of personality disorders*. Oxford: Oxford University Press; 2012.
- [11] Englebert J. *Psychopathologie de l'homme en situation*. Paris : Hermann ; 2013.
- [12] Sartre J-P. *Baudelaire*. Paris : Gallimard ; 1947, 2006.

- [13] Bois C, Gozé T, El Omeiri A, Lézé S. Borderline personality disorder and the depths of identity: A phenomenological approach. *L'information psychiatrique* 2023;99(7):463–73.
- [14] Bois C, Fazakas I, Salles J, Gozé T. Personal Identity and Narrativity in Borderline Personality Disorder: A Phenomenological Reconfiguration. *Psychopathology* 2023;56(3):183–93.
- [15] Jørgensen CR. Invited essay: Identity and borderline personality disorder. *Journal of Personality Disorders* 2010;24(3):344–64.
- [16] Faggioli I, Esposito CM, Stanghellini G. Identity and Temporal Fragmentation in Borderline Personality Disorder: A Systematic Review. *Brain Sciences* 2024;14(12):1221.
- [17] Dervaux A, Laqueille X. Troubles de personnalité borderline et addictions. *L'information psychiatrique* 2016;92(1):38-44.
- [18] Euler S, Dammann G, Endtner K, Leihener F, Perroud N, Reisch T, et al. Trouble de la personnalité borderline : recommandations de traitement pour la Société suisse de psychiatrie et psychothérapie (SSPP). *L'information psychiatrique* 2020;96(1):35–43.
- [19] Linehan M. *Traitement cognitivo-comportemental du trouble de personnalité état-limite*. Genève: Médecine et hygiène; 2000.
- [20] Kimura B. *Ecrits de psychopathologie phénoménologique*. Paris : PUF ; 1992.
- [21] Englebert J. Ubiquité et situation : pour une considération topologique de la limite. *Le Cercle Herméneutique* ; 2017. p. 28–9 [107–113].
- [22] Lo Monte F, Englebert J. Borderline personality disorder and lived time. *Evolution Psychiatrique* 2018;83(4):37–45.
- [23] Lo Monte F, Englebert J. Borderline Personality Disorder, Lived Space, and the Stimmung. *Psychopathology* 2022;55(3–4):179–89.
- [24] Muscelli C, Stanghellini G. *Istantaneità: cultura e psicopatologia della temporalità contemporanea*. Milan : FrancoAngeli; 2012.
- [25] Muscelli C, Stanghellini G. La vulnerabilità ai tempi dell'istantaneità : il presente e la condizione borderline. *Psycoterapia e scienze umane* 2014;48(2):254–66.
- [26] Englebert J, Follet V. Personnalité borderline et tatouage : Hippolyte et le corps-en-disparition. *Cahiers de Psychologie Clinique* 2018;50(1):231–48.
- [27] Englebert J, Follet V. « Du définitif sur du provisoire... » : Psychopathologie et tatouage. In : Krtolica I, Feneuil A, editors. *L'expérience de l'éternité*. Paris : Hermann ; 2018. p. 133–150.

- [28] Monti MR, D'Agostino A. Abnormal bodily experience in borderline personality disorder: clinical issues and psychopathological perspectives. *Clinical Neuropsychiatry* 2016;13(3):37–42.
- [29] Monti MR, D'Agostino A. Dysphoria in Borderline Persons. In: Stanghellini G, Broome M, Raballo A, Fernandez AV, Fusar-Poli P, Rosfort R, editors. *The Oxford Handbook of Phenomenological Psychopathology*. Oxford University Press; 2019. p. 826–38.
- [30] Pazzagli A, Monti MR. Dysphoria and Aloneness in Borderline Personality Disorder. *Psychopathology* 2000;33(4):220–6.
- [31] Reicherts M, Casellini D, Duc F, Genoud PA. L'"Ouverture émotionnelle" dans les Troubles de la dépendance et les Troubles de la personnalité. *Annales Médico-psychologiques* 2007;165(7):485–91.
- [32] Stanghellini G, Rosfort R. *Emotions and personhood: exploring fragility-making sense of vulnerability*. Oxford : Oxford University Press; 2013.
- [33] Merleau-Ponty M. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard ; 2021.
- [34] Englebert J, Cormann G, Adam C, editors. *Psychopathologie phénoménologique : Dépassement et ouverture – Volume I*. Paris : Le Cercle Herméneutique ; 2019.
- [35] Martin B. Le concept d'immédiateté et son intérêt pour la compréhension des états limites. *Perspectives Psy* 2016;55(3):171–6.
- [36] Jaspers K. *Philosophie. Livre 2. Éclaircissement de l'existence*. Berlin : Springer ; 1989.
- [37] Marcel G. Situation fondamentale et situations-limites chez Karl Jaspers. *Recherches philosophiques* 1932-33;24(2):317–348.
- [38] Bauman Z. *La vie liquide*. Chambon : Le Rouergue ; 2002.
- [39] Bauman Z. *S'acheter une vie*. Chambon: Le Rouergue ; 2008.
- [40] Jameson F. *Le postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*. Paris : Beaux-arts de Paris Éditions ; 2017.
- [41] Rosa H, Renault D. *Accélération : une critique sociale du temps*. Paris : La Découverte ; 2010.
- [42] Rosa H. *Résonance : une sociologie de la relation au monde*. Paris : La Découverte ; 2018.
- [43] Cormann, G. Questions de méthodes. Sartre, Giovannangeli, la phénoménologie et les "structuralistes". *Bulletin d'Analyse Phénoménologique* 2014;10(11):74–88.
- [44] Leiris M. Préface. In : Sartre JP. *Baudelaire*. Paris : Gallimard ; 2006. p. 11-16.
- [45] Vinet C, Rahioui H, Louppe F. Lecture des troubles de personnalité limite à travers la théorie de l'attachement. *Annales Médico-psychologiques* 2018;176(5):456–61.

- [46] Page D. *Borderline : retrouver l'équilibre*. Paris : O. Jacob ; 2006.
- [47] Sartre J-P, Elkaïm-Sartre A. *L'être et le néant : essai d'ontologie phénoménologique*.
Edition corrigée. Paris : Gallimard ; 1943, 2017.
- [48] Crépet E, Pichois C, Dayre É. *La jeunesse de Baudelaire vue par ses amis : Buisson, Chennevières, Le Vasseur, Prarond et autres témoins : lettres à Eugène Crépet*.
Nashville: W.T. Bandy Center for Baudelaire Studies, Vanderbilt University; 1991.
- [49] Englebert J, Cormann G, *Le cas Jonas : Essai de phénoménologie clinique et criminologique*. Paris : Hermann ; 2021.
- [50] Baudelaire C, Pichois C. *Mon coeur mis à nu*. Genève : Droz ; 1887, 2001.
- [51] Baudelaire C. *Les fleurs du mal*. Paris : Librio ; 1857, 2024.
- [52] Baudelaire C. *Œuvres posthumes*. Paris : Mercure de France ; 1908.
- [53] Stanghellini G, Ikkos G. Images of depression in Charles Baudelaire: clinical understanding in the context of poetry and social history. *BJPsych Bulletin* 2024;48(1):33-37.
- [54] Baudelaire C. *Petits poèmes en prose*. Zimmerman M, éditeur. Manchester : Manchester University Press; 1968.
- [55] Minkowski E. *Traité de psychopathologie*. Paris : Les empêcheurs de penser en rond ; 1999.
- [56] Sartre J-P. *Saint Genet, comédien et martyr*. Paris : Gallimard ; 1952, 2011.